

chercher dans mon passé des prétextes pour me livrer à la risée du public. Ils firent, sans le vouloir, saigner mon cœur par de profondes blessures, et profanèrent des souvenirs qui m'étaient plus chers que la vie. Depuis ce moment, j'ai eu peur de la publicité, et je n'ai plus jamais rien exposé.

Il y avait dans les paroles du vieillard, un calme touchant et une émoivante sérénité. En ce moment, sa figure me parut si noble et si majestueuse, que j'en fus profondément ému, et ce ne fut qu'après un moment de réflexion que je lui demandai :

— Et ne travaillez-vous plus du tout, maintenant ?

— Je travaille encore de temps en temps, dit-il. Il me serait impossible de m'en abstenir, lors même que je le voudrais. L'art est devenu pour mon cœur un besoin impérieux, parce qu'il est la baguette magique avec laquelle j'évoque les plus douces pensées de mon passé, et me transporte dans le printemps de ma vie.

Le chemin était devenu très-sablonneux, et nous avançons à grand'peine. Cela interrompit notre conversation pendant quelques minutes. Lorsque je pus reprendre ma place à côté du vieillard, je lui demandai :

— Si je ne me trompe, vous avez lu quelques-uns de mes ouvrages. Vous aimez donc la littérature ?

— Je ne lis pas beaucoup, répondit-il ; cependant je possède la plupart de vos œuvres.

— Et ont-elles su vous plaire ?

— Vos récits de la Campine, et vos esquisses morales surtout ; oui, plus que vous ne sauriez vous l'imaginer. Il en est que j'ai relus plus de